

En « retrait social », ils ne parlent plus à personne

Accélééré par la crise du Covid, cet isolement volontaire touche surtout des hommes jeunes. Une consultation dédiée a ouvert en France.

SÉGOLENE BARBÉ

PSYCHO On les connaît sous le nom de hikikomori (du verbe japonais « hikikomoru », qui signifie « se cloîtrer »). Au Japon, environ 1 million de personnes (en grande majorité des hommes, soit près de 3,3% de la population âgée de 15 à 50 ans) vivraient recluses dans leur chambre depuis au moins six mois, et parfois depuis des années. Accélééré par la crise sanitaire, le « retrait social » se développe de plus en plus dans les pays occidentaux, où il reste très difficile à quantifier. « Il s'agit d'un phénomène silencieux mais bien réel qui nous a conduits à ouvrir une consultation spécifique depuis 2017. On ne parle pas de ces jeunes, car ils ne dérangent personne : ils restent chez eux où leurs parents les assurent matériellement dans une solitude souvent terrible », déplore la psychologue Mitra Krause, qui coordonne, à Strasbourg, la consultation Détours (www.ithaque-asso.fr/detours), la seule spécifiquement dédiée aux jeunes en retrait social et à leurs proches en France.

Chez Détours, les patients sont âgés de 18 à 35 ans environ. Certains ne sont pas sortis de leur

chambre depuis des années, se nourrissant la nuit dans le frigo familial et n'échangeant parfois plus un mot avec quiconque, même avec leurs parents... « Il s'agit souvent de jeunes adultes qui s'enferment après un ou deux ans d'études, ou bien après une première année d'expérience professionnelle courte et difficile », raconte Claire Rolland-Jacquemin, médecin généraliste chez Détours. Le confinement a créé des centaines ou des milliers de cas supplémentaires ; beaucoup n'ont jamais repris leurs études... « La crise sanitaire a facilité les passages à l'acte : les jeunes qui vivaient déjà repliés sur eux-mêmes ont trouvé une légitimité à le faire », analyse également la journaliste Sophie Carquain, qui a enquêté sur le sujet pour son roman *Juste à côté de moi* (Charleston, 2022), dont l'un des personnages est un jeune homme enfermé dans sa chambre depuis treize mois. « Ces jeunes sont des antichasseurs-cueilleurs, poursuit-elle. Ils ne veulent pas gagner leur vie ni aller chercher leur pitance à l'extérieur. Ils sont en résistance passive contre la société ».

Si certains - une minorité - souffrent parfois de troubles psychiatri-



Ils ne renoncent pas au monde, mais ils le regardent par la fenêtre.

MITRA KRAUSE, PSYCHOLOGUE

ques associés (schizophrénie, dépression...), la plupart ne sont pas malades mais ressentent une véritable anxiété à l'idée d'interagir avec les autres et de ressentir des émotions. « Ils ne renoncent pas au monde, mais ils le regardent par la fenêtre. Ils s'informent beaucoup, lisent, rêvent en silence, jouent parfois en ligne sans être pour autant accros à leur écran », explique Mitra Krause. Si les écrans sont bien présents dans leurs journées, ils représentent surtout un refuge, et non la cause de leur enfermement. « Les relations on line leur donnent un sentiment de sécurité en évitant le danger d'une rencontre off line pouvant virer à la confrontation. Via internet, la menace du corps, de la présence de l'autre disparaît », analyse la psychologue Natacha Vellut, dans une étude parue dans la *Revue de l'enfance et de l'adolescence* en 2017. Pour la psy-

chanalyste Sophie Braun, auteur de *La Tentation du repli* (Éditions du Mauconduit, 2021), ces retranchements volontaires ne sont que la manifestation extrême d'une tendance plus générale (et antérieure au Covid) au repli sur soi, et d'une envie de se protéger contre l'anxiété ambiante qui tourne en boucle sur les chaînes d'info et les réseaux sociaux (morts de la pandémie, chômage, guerre en Ukraine...).

« Injonction paradoxale »

« Eux-mêmes angoissés, les parents ne peuvent s'empêcher de mettre la pression à leurs enfants, et en particulier à leurs garçons... Ils les élèvent dans une injonction paradoxale : il faut qu'ils soient parfaits, mais aussi qu'ils s'épanouissent... Devant cette pression, certains préfèrent désertier : ils s'isolent car ils pensent qu'ils n'y arriveront pas. »

Pour les parents, le plus difficile est alors de sortir de leurs représentations et de ne pas en rajouter dans les injonctions du type « à ton âge, tu devrais faire cela », « demain, on va essayer de te trouver un stage... » « Le discours "tu devrais faire ceci" ne fonctionne pas et les pousse encore un peu plus loin dans leur chambre », souligne Claire Rolland-Jacquemin. « Nous avons remarqué que les jeunes vont mieux lorsque leurs parents abandonnent une sorte de calendrier social et acceptent de changer de temporalité, mais bien sûr, c'est très difficile », poursuit le médecin, recommandant aux parents de se faire aider et de ne pas rester seuls avec leur souffrance et leur culpabilité. « Nous les aidons à changer leur manière de penser, à réapprendre aussi à vivre, à retrouver un peu de légèreté, car lorsqu'un jeune s'enferme, c'est souvent toute la famille qui s'enferme avec lui. »

Et la reine Victoria libéra les femmes des douleurs de l'accouchement

PAULINE FRÉOUR

LA REINE Victoria d'Angleterre, qui régna soixante-trois ans sur le Commonwealth en construction, devait être bien informée des douleurs de la parturiente. Avec son époux (et cousin germain), le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha, la souveraine britannique, née en 1819, eut neuf enfants. Si ses biographes lui attribuent un intérêt modéré pour la maternité, elle n'en fut pas moins soumise, comme n'importe laquelle de ses sujettes, aux dures réalités de l'enfantement.

En 1847, alors enceinte de son sixième enfant (Louise), la souveraine entend parler d'une innovation médicale : l'anesthésie par chloroforme. Découvert de manière indépendante au début des années 1830 par des chercheurs américain, français et allemand, ce produit est initialement pensé pour être un pesticide. Mais c'est l'obstétricien écossais James Young Simpson qui découvre son pouvoir sédatif et anesthésiant, dont il fait part dans une célèbre publication scientifique en 1847. Son objectif est à l'époque de trouver un substitut au premier anesthésiant moderne utilisé à large échelle en chirurgie : l'éther, dont l'usage vient de se répandre depuis qu'un chirurgien américain, le Dr Crawford Long, a pu tester son incroyable pouvoir cinq ans plus tôt, lors d'une opération consistant à retirer sans douleur une tumeur au cou d'un patient. Mais la dose d'éther inhalé est difficile à maîtriser, et le produit peut entraîner asphyxies et syncopes. De plus, il est inflammable, ce qui n'est pas le cas du chloroforme, qui a pour autre atout d'avoir une action anesthésiante plus rapide et plus puissante que l'éther. Il n'est toutefois pas dénué de risque non plus, un surdosage pouvant

conduire au décès. Il peut aussi endommager le foie.

Mais, en 1847, pour la reine Victoria, le chloroforme est la promesse d'un accouchement sans douleur, et elle fait part de son souhait d'en bénéficier. Les médecins royaux s'y opposent. Ils ne sont d'ailleurs pas les seuls. La profession partage largement cet avis. Leurs craintes sont de deux ordres : l'anesthésique risque de ralentir le travail naturel et donc le bon déroulé de l'accouchement ; par ailleurs, la Bible ne stipule-t-elle pas : « Tu enfanteras dans la douleur » ? Qui oserait s'opposer aux « forces naturelles et physiologiques que (Dieu) nous a imposé d'apprécier ou d'endurer » ? S'interroge ainsi un célèbre obstétricien américain de l'époque, Charles Meigs. En 1850, le scénario se répète. Victoria est enceinte, elle réclame du chloro-

forme, et de nouveau, ses conseillers médicaux rendent un avis défavorable. Arthur, duc de Connaught, naît donc dans la douleur, comme il se doit.

HISTOIRES DE MÉDECINE



Mais la science progresse, et, lorsque la reine porte à nouveau la vie, en 1853, les médecins royaux disposent d'éléments rassurants sur le chloroforme. John Snow, l'obstétricien de Victoria (il deviendra par la suite célèbre pour ses travaux sur le choléra), consulte le

prince Albert et accepte d'administrer lui-même le chloroforme à la reine.

C'est ainsi que, le 7 avril 1853, la souveraine donne naissance au prince Leopold, son huitième enfant, après avoir inhalé les émanations d'un mouchoir imprégné du liquide, pendant 53 minutes. Victoria décrit une sensation « plus que délicieuse ». Jamais, dira-t-elle, elle ne s'est remise aussi rapidement d'un accouchement. Son exemple ouvre les vannes. La pratique se répand. La reine d'Angleterre n'est-elle pas la représentante de Dieu sur terre, peut-on désormais opposer à ceux dont les réticences s'appuient sur la religion ? Victoria, qui répètera l'expérience quatre ans plus tard pour la naissance de sa dernière fille, Beatrice, devient une fervente ambassadrice du « chloroforme à la reine » (en français

dans le texte). Dans une lettre datée de 1859 écrite à son amie « Minnie », elle se réjouit ainsi que cette dernière se permette bien de son dernier accouchement et ait bénéficié de « l'investiment bénédiction du chloroforme, pour laquelle jamais personne ne sera suffisamment reconnaissant ».

« Réalité pratique »

Dans les années qui suivent, les scientifiques continueront de débattre du bien-fondé d'accorder un anesthésiant à une femme en travail. Dans un traité intitulé *De l'emploi du chloroforme dans l'accouchement naturel et simple*, le Dr P. Houzelot, chirurgien à l'hôpital général de Meaux, s'étonne ainsi en 1854 que ses confrères, bien que reconnaissant les bénéfices du chloroforme au regard des risques, se positionnent malgré tout contre son administration. Ses conclusions personnelles, qui s'en tiennent à « la stricte réalité pratique », montrent que, « employé dans une certaine mesure pendant l'accouchement naturel simple, le chloroforme procure à la mère un soulagement notable, qui, sans danger pour elle ni pour son enfant, va jusqu'à lui ôter la perception de la douleur, mais non jusqu'à l'abolition de la sensibilité : la femme sent, elle sait qu'elle a une contraction utérine, elle la seconde par l'effort des muscles volontaires ; elle a une douleur, mais ne souffre pas ; elle conserve la notion de ce qui se passe autour d'elle, voit, entend, parle, n'est nullement endormie, comme on le croit généralement à tort ; le travail n'est pas interrompu ; la mère, qui, sans souffrir, a parfaitement conscience de ce qui se passe en elle, ne redoutant plus la douleur, seconde plus librement, partant avec plus d'efficacité, les contractions d'ordinaire si pénibles, indifférentes aujourd'hui, qui doivent amener sa délivrance ». Le chloroforme restera l'anesthésique le plus utilisé lors d'un accouchement jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. ■



La reine Victoria, le prince Albert et leurs neuf enfants. Pour la naissance des deux derniers, Leopold et Beatrice, la souveraine a pu inhaler du chloroforme. ALAMY STOCK PHOTO VIA REUTERS CONNECT